

EXTRAIT DU ROMAN  
*A QUOI PENSENT LES SAUMONS ?*

YVES VIOLLIER

© Les Presses de la Cité 2023

Chap. 8

Claude m'a entendu délirer, quand je perdais les pédales, après mon retour du camp. Elle me l'a avoué longtemps après, après que Lucien et Emmanuel sont nés, je prononçais des noms d'hommes et de femmes.

Elle m'a interrogé sur eux. Elle aurait aimé savoir comment je les avais connus, où, avec qui, ce que nous avons fait ensemble. J'ai répondu qu'ils avaient existé. Mais je ne voulais pas y revenir, elle n'avait pas de souci à se faire, le passé était le passé, ce qui comptait, c'était ce qu'on construisait ensemble.

Elle n'a pas insisté, mais je connais ma Claude, à certains moments, quand nous n'étions pas d'accord, souvent pour des riens, des bricoles, pour les enfants, je lisais dans ses yeux verts, ils étaient là. Elle n'en parlait pas, elle est assez discrète pour ça, elle n'est pas méchante. C'était peut-être tout simplement moi qui me faisais l'idée, mais je voyais dans ses prunelles d'herbe que je lui cachais des choses. J'étais alors tenté de parler, mais ça ne pouvait pas se faire comme ça, si je commençais, je n'avais pas fini, il fallait que je reprenne par le commencement et que j'aille jusqu'au bout.

Je me suis tu jusque-là, j'ai tenu ma promesse. Maintenant il va falloir que je me décide. Ce n'est pas simple. Ça fait partie de l'ensemble. Ça a compté. Ça compte encore. Tout compte dans nos vies, le bien, le mal. Ça pèse ou pas. On croit qu'on oublie, qu'on a tourné la page. On porte son bagage. C'est là. Ça reste. Il faut avoir vieilli pour s'en apercevoir.

Ça remonte comme des bulles à la surface, des choses à priori insignifiantes à qui on n'avait pas prêté attention, qu'on ne savait pas qu'on avait là, des paroles, des rires, des pleurs, des gestes, des façons, des odeurs, des goûts, des bulles d'enfance, des bonbons. Ça nous a fait. Ça fait partie de nous. On ne peut rien contre. Si on

l'enlevait, on ne tiendrait pas debout. On serait handicapés. Qu'on le veuille ou non. C'est comme ça. C'est tant pis, et tant mieux.

9

Et maintenant nous y voilà, on y est, presque.

On a quitté le goudron pour le chemin de terre à voie unique et son panneau de bois gravé « Aussicht », point de vue. Claude a suggéré :

– Si on s'arrêtait un peu, avant ?

J'ai donné le coup de volant. Aussicht.

On est sur la colline. Un grand arbre, un tilleul, se penche au bord de l'à-pic. C'est incroyable, on est là à quatre-vingt-six balais, et ça me pince le ventre !

Les racines du tilleul se tordent à la surface et s'enfoncent dans la roche comme des griffes. Je monte sur les bourrelets noueux au bord du vide, je ne suis pas le premier.

Et Claude :

– Fais attention, quand même !

Le Danube est en bas, la vallée immense et profonde. Il fait froid. Claude a rentré son bonnet au ras des sourcils, entouré son cou de son écharpe à double tour. J'ai rabattu les oreilles de ma casquette. J'allume une cigarette.

Un couple pagaie dans un kayak jaune, en bas, la femme assise devant, les cheveux blancs en auréole autour d'un bonnet rouge, l'homme derrière, tête ronde, nue, chauve. Leurs gilets jaunes sont de la couleur du kayak. Leurs pagaies se tournent à mi vol à un rythme parfait. Les pales tranchent l'eau et troublent à peine la surface.

Je me retourne vers Claude. Est-ce qu'elle sent ce moment comme moi ? Pour elle, il n'y a même pas de mots. Je lis une lueur éperdue dans son regard qui s'accroche à moi. On est à l'arrêt, comme si nous allions ouvrir une porte trop longtemps fermée.

C'est maintenant, et ça me met la boule.

Je tire sur ma cigarette. Il n'y a pas de vent. De la main, je chasse la fumée.

– Il va neiger.

On dirait déjà la nuit. Des ombres violacées sont amoncelées dans le plomb du ciel. Le couple au kayak s'éloigne et va disparaître, tache jaune sur la moire du fleuve.

Je me retourne à nouveau vers Claude.

– Ils sont vieux, au moins autant que nous. Ils semblent bien s'entendre.

Je me demande si ces deux-là pagayaient déjà au temps des nazis. Une péniche longe, là-bas, au loin, l'autre rive. Sa fumée ne monte pas, elle reste collée à la cheminée et s'étale en nuage au ras de l'eau. Nous n'entendons pas son moteur. Une nuée de gros oiseaux tournoie, s'écarte, s'ouvre en huit et revient planer au-dessus de la péniche.

– Il fait partie des grands fleuves du monde, dis-je. On n'en a pas chez nous de comme ça. Notre Guirlande, de Fougereuse, n'est qu'un petit ru à côté, mais elle est à nous.

– Je croyais que le Danube était bleu.

Elle est plus proche du tilleul, les bras croisés. Elle me parle tout bas comme si on échangeait un secret. Elle me regarde regarder le fleuve et je lui dis qu'il est bleu quand le ciel est bleu. Moi aussi, je n'ai pas cru que c'était lui la première fois. La brume noyait la vallée lorsque nous sommes descendus du train. C'était à peu près comme aujourd'hui, le milieu de l'après-midi. Mes pieds étaient glacés. Ils m'ont abîmé quelque chose lorsqu'ils m'ont cogné sur la plante des pieds à la Santé, j'ai toujours eu froid aux pieds depuis. Des paquets de neige sale chassée par les véhicules bordaient les bas-côtés. Et quand la route a rejoint le fleuve, la brume s'est soulevée. « C'est le Danube ! » a dit un gars dans les rangs. « Ce n'est pas le Danube, il n'est pas bleu ! » J'ai cru d'abord que c'était un lac. Le brouillard nous cachait l'autre rive.

Elle hoche la tête. Un héron en vol traverse le fleuve droit sur nous et, quand il nous découvre sous le tilleul, il dévie sa route et lâche une fiente blanche avec un cri de colère.

Le kayak est de retour. Il redescend, le courant le porte, il va vite, sa proue se soulève. L'homme et la femme ne pagaient plus, ils laissent aller. De temps à autre, à l'unisson, leurs pales entrent dans l'eau et orientent la trajectoire.

Claude s'approche encore et je lui tends la main qu'elle prend pour mettre prudemment ses pieds sur les racines, elle glisse les doigts sous mon bras qu'elle serre. Je sors la boîte à mégots de ma poche, l'ouvre et y enferme ma cigarette éteinte.

Je dis qu'un homme avait tendu des lignes sur l'embarcadère en bois de la barge de traversée. Quand il a levé sa canne en bambou, un petit poisson d'argent frétillait au bout de son fil. C'était un gardon, j'en étais sûr, ses nageoires étaient rouges. J'ai demandé après, au camp, comment on disait « gardon » en allemand, j'ai retenu ce nom, ils ont répondu « Rotfeder ». J'étais content du pêcheur. S'il y avait des poissons et si les chleuhs nous laissaient pêcher, nous ne mourrions pas de faim. Mon camarade Etienne n'était pas de cet avis. Il n'était pas bien. Nous avons été menottés ensemble. Les gendarmes allemands nous avaient enlevé les menottes après Trèves, mais nous ne nous étions pas quittés. Nous étions les plus jeunes. La Gestapo l'avait raflé à une réunion de camarades communistes et il répétait, les larmes aux yeux, qu'il n'était pas communiste. Il avait faim. Tout le monde avait faim. On a mal partout quand on a faim. Il racontait ses chasses à la tonne avec son père dans les marais de Brouage et les canards qu'ils mangeaient. Il racontait bien pendant que le train roulait. Les camarades l'écoutaient. Mais c'était en même temps ajouter à la torture. Alors l'un ou l'autre, soudain :

– Tais-toi ! Ta gueule ! Arrête !

Il a dit qu'il aurait pêché un gardon comme ça sur le ponton, il l'aurait mangé cru, entier, les tripes, les arêtes, tout. Chez lui, ils mangeaient les sardines crues avec du beurre salé.

Claude a rentré sa main au chaud dans la poche de ma canadienne, je sens son pouce qui s'agite. La péniche a légèrement modifié sa ligne de nage, elle tire un peu plus vers le milieu du fleuve.

– Tu te souviens de la leçon, à l'école ? murmure-t-elle. « Le Danube, 2850 kilomètres de long, est le deuxième fleuve d'Europe par sa longueur, après la Volga qui coule entièrement en Russie. Il prend sa source dans la Forêt-Noire en Allemagne... »

Son pouce continue de bouger, c'est nerveux.

– Ça ne va pas être facile tout ça, souffle-t-elle.

– On est venu pour.

– Je sais.

Je glisse la main dans ma poche, son pouce s'agite entre mes doigts.

– Le plus difficile, c'était quand je suis venu la première fois.

– Je suis idiot.

– Non, c'est toi qui as raison, ce qui compte, c'est maintenant, là, tous les deux, ce qu'on vit.

– Si on y allait ?

On revient vers le pick-up. On dirait qu'on hésite encore à y aller. La voix à la radio que je n'ai pas arrêtée repart quand je mets le contact. Je répète « kartoffelsalat » après elle. Claude tourne le bouton et coupe le son.

Les SS racontaient qu'ils avaient enfermé dans le camp la pire racaille de toute l'Europe. Au début c'était peut-être vrai, la racaille de l'Autriche et de l'Allemagne.

Quand on est sortis du village en rangs par cinq entre les soldats et les chiens, on a passé dans la montée devant une jolie maison avec un cadran solaire sur le mur. Une jeune femme à natte blonde nous regardait à sa fenêtre ouverte. Sa petite fille dans ses bras agitait un ourson et nous saluait. J'ai esquissé le geste de lui répondre. La petite a grimacé et s'est pincé le nez. Elle avait raison. On était sales d'avoir dormi sur la paille et tout le reste. On ne s'était pas lavés depuis presque une semaine.

Le Chevi descend la colline au ralenti, au frein moteur, comme à reculons. Claude n'a rien dit depuis qu'on est remonté dans le pick-up. Elle est moins parleuse que moi. Elle dit que ce qui compte, c'est ce qu'on fait. La route est en lacets. Je m'attache à elle. Les grands sapins noirs défilent de chaque côté.

Et soudain, à la sortie du virage en épingle, le panneau, Mauthausen.

C'est plus fort que moi, je pile, m'appuie sur le volant, respire un grand coup. Ma poitrine émet quelques pleurs, comme lorsque je tousse.

La main de Claude rejoint la mienne sur la boule du levier de vitesse.

– Tu crois qu'on ne va pas être changé en statue de sel ?

J'attends encore un peu, respire, souffle, m'excuse :

J – Je ne m'y attendais pas.

La main douce de Claude sur la mienne, qui presse et étreint.

– C'est normal.

Une voiture arrive derrière nous. Je redémarre, le pied quand même sur la pédale de frein.

La voiture me colle. Je souffle encore. On avait déjà vu des panneaux indicateurs de direction Mauthausen, mais là c'est celui de l'entrée du village. Les maisons sont là, les rues. On entre comme ça lentement, à tour de roues comme on dit à Fougereuse. La moto qui est arrivée après et qui suivait nous dépasse dans un rugissement de moteur.

On débouche sur l'avenue du bord du fleuve. Des hommes et des femmes en manteaux et capuches déambulent sur la promenade sous le ciel matelassé qui semble avoir descendu encore, des enfants pédalent sur des tricycles, des familles sont assises sur des bancs.

– Mauthausen, village de vacances, murmure Claude.

Je ne reconnais presque rien. Une vedette blanche et bleue est amarrée à un ponton. Est-ce que l'embarcadère pour la barge de traversée était là ?

Je chancelle à l'intérieur. Je me demande si je ne me suis pas trompé, si c'est bien notre Mauthausen, celui que nous avons découvert en descendant du train, pourtant c'est certain, il n'y en a pas deux, c'est lui.

Malgré le ciel cuirassé presque à ras de fleuve, tout y est devenu plus léger, plus gai, plus insouciant, plus vivant.

– C'est normal, me répète Claude.

Elle s'incline pour contempler les façades des maisons de couleur ocre qu'on appelle en Autriche le jaune Marie-Thérèse, du nom de l'impératrice. Qu'est-ce que je croyais ? Je ne croyais rien. En même temps j'étais sûr que tout avait changé. Je ne prévoyais rien. Je ne voulais pas. Tout a normalement changé après presque trois-quarts d'un siècle.

Nous longeons la place que je reconnais un peu mieux, avec sa grosse maison cossue sur le côté, trois étages, une mythologie d'individus de pierre en décoration autour des fenêtres et sur les murs, des poissons, des sirènes, des monstres ailés comme jaillis des eaux du Danube. L'enseigne « Donau Hôtel » clignote au linteau de sa porte au milieu.

– Si on s'arrêtait là ?

Je prends la bouteille d'eau dans la portière du pick-up et bois un peu pour retenir un commencement de toux.

– Je les avais oubliés ceux-là, dis-je entre deux gorgées en montrant les personnages, c'est vrai qu'ils n'étaient pas coloriés comme maintenant.

Je tête encore à la bouteille.

– Regarde, là-bas, c'est Jonas dans le ventre de la baleine.

Nous descendons du Chevi et Claude m'oblige à mettre ma casquette. Le feu est rouge à l'extrémité de la place. On suit le groupe bruyant de touristes qui traversent devant nous et entrent dans l'hôtel. La jeune femme derrière son comptoir est une brune aux yeux noirs et aux ongles carmin, pas une blonde aryenne. Beate, son prénom est épinglé sur sa robe, de *beatus*, bienheureuse. Elle salue Claude d'un « *gnädige Frau* » et, confuse, alors qu'on n'a pas parlé, elle s'adresse à nous en français. À quoi a-t-elle reconnu que nous étions français ?

Elle est jeune, souriante, les lèvres rouges comme les ongles. Elle dit que nous avons de la chance, des chambres sont libres en cette saison.

– Vous connaissez l'hôtel ? Vous êtes déjà venus à Mauthausen ?

Claude ne répond pas et m'interroge des yeux. Je hoche la tête.

– Oui, moi, il y a longtemps.

Elle rougit, se détourne et prend les clés derrière elle. Je sors chercher nos sacs. L'ascenseur est au fond de la salle. Les couloirs sont garnis de chemins de tapis à l'ancienne, mais les parquets sont neufs, ils ne sont pas bruyants, ils ne cèdent pas sous les pieds.

Claude tire les lourds rideaux de velours pour laisser entrer dans la chambre les dernières clartés de jour gris et profiter de la vue. Notre fenêtre donne côté Danube, comme nous l'avons voulu. Elle ouvre le lit, remonte les oreillers, s'allonge. Je lui demande si elle veut dormir.

– Quel culot, dit-elle, te demander si tu es déjà venu à Mauthausen !

Le petit réfrigérateur est bien garni.

– Tu veux boire quelque chose ? Il y a de l'eau-de-vie prune.

Elle ne répond pas, elle a fermé les yeux, elle les rouvre et me regarde dévisser le bouchon de la petite bouteille, humer l'eau-de-vie, sortir les deux petits verres.

– Elle t'a demandé aussi si tu connaissais l'hôtel. Tu le connaissais ? Quand ?

– À la libération.

– Ils vous ont payé l'hôtel !

– C'était le désordre. On couchait n'importe où. Je n'y ai dormi qu'une nuit.

– Ah ?

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Tu as dit que tu voulais venir pour ne rien me cacher.

C'est Claude ça, cette façon de glisser entre les mots et de laisser entendre sans dire. J'ai toujours eu plaisir à la voir penser. Déjà, lorsqu'elle était petite fille, ses réflexions me surprenaient et j'avais quelquefois du mal à la suivre. Elle ajoute :

– Ça te fait quelque chose de te retrouver dans cet hôtel.

Je fais oui de la tête en m'asseyant au bord du lit. J'ai apporté le plateau, l'eau-de-vie, je verse dans les verres. Elle me regarde faire, songeuse, s'assoit dans le lit.



Elle propose que nous nous asseyons sur les chaises à la petite table, mais elle ne bouge pas. Je lui tends un verre.

– L'hôtel ne s'appelait pas le « Donau », mais le « Fluss hôtel », l'hôtel du fleuve, mais c'était bien celui-là.

Je lève le mien.

– Je trinque à nous qui sommes vivants à Mauthausen.

Elle respire l'alcool fort, hésite.

– Bois ! Ces Autrichiens savent distiller la prune.

Elle goûte, frissonne, esquisse un sourire.

– Oui, elle est bonne.

Je lui montre la fenêtre. La nuit est venue. Des flocons dansent derrière la vitre.

– Tu sais quelle est la première qualité du pigeon voyageur ? Sa fidélité.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je m'y attendais, je le souhaitais presque, une première nuit à Mauthausen. Je ne sais pas si j'ai dormi une seconde.

La prune n'a pas dû arranger les choses.

Toute la nuit, j'ai ruminé Mauthausen, Kader et les autres. Je me suis levé plusieurs fois. Je suis allé à la fenêtre. C'était comme si j'avais besoin de vérifier. Je ne croyais pas. On y était. On était bien là.

Claude n'a pas du dormir beaucoup non plus. Je l'ai dérangée. Et elle n'a pas besoin de ça. Elle m'a surpris debout et elle m'a demandé ce que je faisais. Je lui ai dit :

– Il neige.

Elle a ouvert les draps.

– Viens te coucher.

Je me suis allongé et elle m'a entouré de ses bras. J'ai continué de ruminer.

On a eu une vache normande à Fougereuse lorsque j'étais petit garçon, Charmante, elle méritait son nom. Elle avait une robe blanche « caille » sur tout le ventre, et le reste du corps « bringé » par un semi de taches rouges, brunes et noires, comme une peinture impressionniste. Sa tête était blanche aussi avec le tour des yeux coloré qui lui faisait comme des lunettes. J'ai appris à traire avec elle, elle était douce. Son pis était parcouru en surface de veines fortes et sinueuses, la peau des trayons fine et onctueuse. Mais je me suis surtout attaché à elle parce qu'elle n'était pas comme les autres. Les autres vaches s'occupaient à paître dans l'aire, la prairie derrière la maison, elle venait sans cesse à la barrière et elle restait là, à regarder ce que nous faisons. Quelquefois, elle poussait un petit meuglement discret, comme si elle avait quelque chose à nous dire. Qu'est-ce qu'elle rumine ? s'interrogeait Aliénor qui écartait le rideau de la fenêtre avec moi. Peut-être qu'elle se demande ce que nous avons fait de son petit veau qui dormait sur la paille près d'elle ? Ou peut-être qu'elle se dit qu'elle est jeune encore et qu'elle peut en avoir un autre ? Ou peut-être qu'elle veut se remplir seulement de tous les bruits de Fougereuse qui seront encore là quand elle sera morte. Tu crois qu'elle est triste ? demandais-je à Aliénor. Ouvre-moi la fenêtre, je veux lui parler. Alors Aliénor ouvrait la fenêtre et j'appelais : « Charmante ! Eh, Charmante ! » Et Charmante immobile ruminait, ses gros yeux doux à lunettes dirigés vers moi.

Et ce matin je suis remonté comme un ressort. Je devrais être fatigué. Je ne peux pas tenir tranquille, pas aujourd'hui, pas à Mauthausen.

Claude aurait aimé un peu de grasse matinée après le voyage. C'est plus fort que moi. Je fais du bruit, tourne les robinets, ouvre les sacs. Je dis que j'ai envie de voir les têtes des clients autrichiens et allemands dans la salle du petit déjeuner. Elle s'est levée, s'est habillée et elle descend avec moi.

Les éclats de voix dans la salle à manger tournent autour de la neige qui est tombée. Des assiettes de jambon et d'œufs frits circulent parmi une alignée d'hommes et de femmes qui ont rapproché leurs tables.

– Des « moyenâgeux », murmure Claude qui plaisante, des « entre-deux-âges » nous sommes les plus vieux.

Je remplis deux coupes à la bouteille de Heuriger pétillant plongée dans le seau à glace. Claude se laisse convaincre, elle aime les bulles, même si ce n'est pas l'habitude à cette heure. Les cheveux des femmes sont relevés et laqués comme des pièces montées. Une fausse blonde incline la tête vers le petit miroir de son poudrier.

J'ai apporté de la crème viennoise, elle n'en veut pas, elle n'a pas très faim. Elle fend un petit pain qu'elle garnit de beurre et de jambon, enveloppe dans une serviette en papier et glisse dans son sac avec les madeleines et le gâteau au chocolat qu'elle n'a pas mangé. Elle se fâche parce que je souris de la voir dissimuler son paquet comme une voleuse.

– Tu seras peut-être content d'en profiter tout à l'heure.

La lumière, dehors, semble monter de la terre derrière les vitres festonnées de neige. La jeune femme de l'accueil, Beate, traverse la salle et nous adresse un petit signe de la main.

– Tu mettras une deuxième paire de chaussettes, me dit Claude.

Je suis d'accord, avec mes pieds glacés.

Nous redescendons de la chambre, bardés de la tête aux pieds. Claude a mis sa robe de laine longue, chaussé ses bottes de mouton et troqué son bonnet contre une toque de fourrure lacée sous le menton. Elle m'aide à régler les lanières de mon sac à dos et insiste pour nouer mon écharpe.

Beate derrière le comptoir sourit à nous voir nous préparer.

– Où allez-vous ? Vous voulez une voiture ? Pour la traversée du Danube, le premier bateau part à dix heures. La navette du KZ s'arrête devant l'hôtel.

– On va se promener à pied. Ça nous fera du bien de marcher.

Elle a un agréable sourire, les mains couvertes de bagues.

Nous nous arrêtons sur le seuil, éblouis par le blanc. Il a vraiment neigé pendant la nuit. Le manteau est épais de quatre à cinq centimètres. Je ne sais pas si c'est vraiment le blanc qui m'arrête ou si c'est, soudain, l'appréhension de ce qui nous attend ? Je me sens tout d'un coup vidé de toute l'énergie dont je débordais jusque-là. Je dis :

– J'ai eu froid ici, terriblement froid.

La place, les rues de Mauthausen sont presque désertes. Le petit vent pince. Claude remonte son écharpe sur sa bouche.

– Tu te souviens qu'autrefois on disait des « cache-nez » ?

– Ou des « cache-col ».

La fumée de son souffle s'échappe à travers la laine. Le ciel est encore lavé de gris. Un tourbillon poudré balaie la place. Je tape des pieds pour me réchauffer. Je dis que j'ai bien fait de rentrer le pick-up à l'abri dans le garage de l'hôtel. J'espère que le garagiste viendra ce soir comme il l'a promis.

– Il faut bouger, dit Claude.

On monte, bras dessus, bras dessous, vers la ville haute. Marcher dans le sillage des autos est plus facile que sur le trottoir où on enfonce.

– Est-ce que le cadran solaire est encore là sur la maison de la petite fille ?

– On va voir.

– Et la petite fille ?

– Si elle est encore là, elle doit avoir oublié les troupeaux de clochards puants qui montaient devant sa fenêtre.

La neige a tout enveloppé. Tout se confond, les toits, les cours, les trottoirs, les clôtures. Il me semble que la forêt était plus proche. Des pavillons, des immeubles l'ont envahie. Je cherche la maison au cadran solaire. Il ne reste de la forêt que quelques rideaux de pins et de bouleaux aux branches chargées de neige qui forme de beaux chiens blancs, qui glissent et dégringolent soudain en avalanches silencieuses.

Claude se cramponne à mon bras. Ses bottes à semelles de crêpe sont moins stables que mes brodequins à crampons. Quand une voiture arrive, nous nous arrêtons et nous montons sur le trottoir.

La navette-minibus du KZ passe, occupée par une demi-douzaine de passagers. Je parle pour faire du bruit dans le silence de la neige et parce que je sens Claude inquiète et parce que je lui ai promis que je lui dirai tout, j'explique ce qu'elle sait déjà qu'ils avaient construit le camp à proximité de la carrière qui appartenait à une entreprise privée. Les pavés étaient destinés au début aux rues de Vienne et la pierre ensuite a fourni tout le grand Reich. Les contremaîtres et les ingénieurs civils veillaient à la qualité des produits. Ces braves gens d'Autrichiens prenaient garde à ne pas voir les cohortes de détenus squelettiques qu'on martyrisait devant eux et qui étaient réduits en bouillie par les blocs de pierre qui leur roulaient dessus.

Je parle pour ne pas trop penser et me distraire de ce qui me pince le ventre et le cœur, et parce que je sens Claude lourde à côté de moi. Habituellement, elle est aussi bonne marcheuse que moi. Nous nous lançons parfois dans des journées de randonnées autour de Fougereuse et dans la vallée de la Guirlande. Là, elle me semble traîner la jambe. Ça peut être la neige ou pas. Elle pèse contre mon bras. Elle me demande d'aller doucement.

Je crois qu'elle n'a pas envie d'arriver. Le camion de la saleuse nous rejoint et sème ses petits grains jaunes. J'ai dans la tête, malgré moi, les panneaux d'autrefois sur les bas-côtés de la route, « Achtung ! » et « Konzentrationslager Mauthausen. Vorsicht ! ». Les projecteurs du camp brillaient au flanc de la colline dans la nuit qui était là, la première fois.

On s'arrête pour respirer. Mon souffle a mouillé mon écharpe que je redescends sur mon menton. Il y a ce rideau de conifères et d'arbustes blancs de neige et de givre, beaux encore, et les murs fortifiés de la citadelle se dressent soudain sur le plateau devant nous.

– C'est mieux qu'ils soient couverts de neige, murmure Claude.

Et :

– La pierre est noire.

Deux minibus chargés à bloc déversent sur le parking un groupe de grands adolescents accompagnés de leurs professeurs. Quelques garçons ramassent des poignées de neige qu'ils lancent sur les filles. Le professeur leur demande de laisser les boules de neige et de se calmer. Claude montre le banc de l'abribus sur le parking.

– Si on allait s'y asseoir un peu ?